Garnier, Xavier. – *La magie dans le roman africain*. Paris, Presses universitaires de France, 1999, 163 p., index des romanciers (« Écritures francophones »).

Jean Sévry

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/41>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.41

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISBN : 978-2-7132-1363-2

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean Sévry, « Garnier, Xavier. – *La magie dans le roman africain*. Paris, Presses universitaires de France, 1999, 163 p., index des romanciers (« Écritures francophones »). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 159 | 2000, mis en ligne le 30 avril 2003, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/41> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.41>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Garnier, Xavier. – *La magie dans le roman africain*. Paris, Presses universitaires de France, 1999, 163 p., index des romanciers (« Écritures francophones »).

Jean Sévry

Les littératures africaines sont maintenant beaucoup plus connues, et mieux reconnues que par le passé ; aussi, les approches transversales se font-elles de plus en plus nombreuses. À titre d'exemples, je citerai des études récentes comme celles de Noël Dossou-Yovo ou d'Anthony Appiah¹. Les ambitions de la critique, de façon tout à fait légitime, se font plus grandes : nous n'en sommes plus au stade du recensement. L'étude de Xavier Garnier se situe résolument dans cette perspective. Comme il l'observe dans sa préface, « la magie est généralement l'affaire des anthropologues » (p. 1). On ne peut que regretter, soit dit en passant, le peu d'intérêt que ces derniers ont manifesté jusqu'ici à l'égard des productions littéraires africaines, alors qu'elles pourraient aisément faire partie de leur terrain. Après quoi, Garnier ajoute, ce dont on ne peut que le féliciter : « Nous croyons que l'étude du roman négro-africain peut nous apprendre quelque chose sur la magie » (p. 2). Ces précautions prises, l'auteur s'engage donc sur un territoire semé d'embûches, car un terme comme celui de « magie » se retrouve en voisinage sémantique avec d'autres concepts tout aussi troubles, tels que merveilleux, imaginaire, mythe, rituels, fantastique, etc. Il nous précise encore (p. 4) qu'il s'agit ici de la magie telle qu'elle est présentée par la littérature, qui elle-même représente un vécu donné tout en l'animant : « Le vécu anime le récit, qui, en retour, donne forme au vécu [...]. Le roman porte avec lui un monde, que l'on qualifiera de fictionnel. »

Après quoi, il jette son filet à mailles serrées (son écriture est de qualité) sur un vaste ensemble qui recouvre des aires culturelles bien différentes, et qui enjambe résolument les frontières, finalement artificielles, établies entre francophonie et anglophonie. Cette

ouverture constitue une joie réelle pour le lecteur, puisque nous passons de Chinua Achebe à Elechi Amadi, de Ahmadou Kourouma à Amadou Hampaté Bâ, de Camara Laye à Sony Labou Tansi. Entre temps, Garnier prend appui sur un appareil méthodologique proprement anthropologique. Quelques auteurs sont ainsi mis en place, tels Frazer, Hubert et Mauss, Lévi-Strauss, Evans Pritchard, etc. D'autres, comme Geza Roheim, sont absents. Mais c'est surtout Robin Horton qui retient son attention. Or ses thèses -- tout particulièrement en ce qui concerne les rapports entre le magico-religieux et les sciences, qui reprennent en partie les hypothèses de Frazer, lequel voyait dans les deux un même désir de maîtriser la nature --, ne sont pas si évidentes qu'il semble le croire. Si les religions africaines traditionnelles et la science occidentale peuvent supporter un parallèle en termes d'expliquer, prédire et maîtriser, cela ne peut se faire que si on les envisage dans leurs fonctions socioculturelles. Je préfère, pour ma part, la critique qu'en a proposée Geoffrey Lloyd² et sa remise en place, à partir d'une enquête sur la Grèce et la Chine antiques de l'opposition entre *Methaphora* et *Logos*. Pourquoi, de la même façon, accorder une telle confiance à Frazer et à son *Golden Bough* où l'on trouve des affirmations pour le moins choquantes comme : « La magie est une falsification systématique de la loi naturelle, en même temps qu'une règle de conduite fallacieuse »³ ? Peut-on prendre appui sur l'énorme matériau amassé par le même Frazer sans remettre en cause sa théorie des étapes, et en faisant l'économie de tous les débats qui ont déchiré la communauté scientifique autour de ce thème, de Tylor à Evans Pritchard, de Malinowski à Lévy-Bruhl ? On peut en douter. Ce terrain est véritablement piégé.

Garnier est beaucoup plus à l'aise, il me semble, lorsqu'il aborde son corpus d'auteurs. Il met en place une typologie, en définissant un certain nombre de genres, ainsi « le roman réaliste irrationnel », appellation paradoxale mais justifiée, car « si le monde des esprits est une théorie pour l'anthropologue, il est réel pour le romancier » (p. 16). Dans ce genre, il fait entrer Elechi Amadi et Achebe. À propos d'Amadi, il déclare, ce qui me semble fort juste, que « la condition *sine qua non* du roman réaliste irrationnel est que le (ou les) narrateur(s) partage(nt) le point de vue traditionnel africain » (p. 19). Je doute, par contre, que Achebe laisse se dérouler, à l'intérieur de *Arrow of God* (1964), deux points de vue hétérogènes : celui de la mission et celui de la tradition. En fait, il n'y en a qu'un : une perception africaine de l'Europe, si mince qu'elle frise la caricature, ce qui se retrouve dans les noms des personnages (Winterbottom : Culfroid). Dans ce qu'il dénomme « le roman positiviste », lequel disqualifie la pensée magico-religieuse, il inclut Asare Konadu et David Ananou. Le « roman spiritualiste » salue l'entrée de Kourouma et d'Hampaté Bâ, ce qui nous vaut des pages très intéressantes sur la perte du sens, du fait de la colonisation, de « l'impossibilité subséquente de produire du sens » (p. 63). En effet, « dans un tel monde, les rituels magico-religieux n'ont plus leur place, le sacrifice n'a plus aucun sens puisqu'il n'y a plus de destin à rectifier » (*idem*). Après quoi, Garnier semble perdre quelque peu de cette cohérence, et le livre donne par moments davantage l'impression d'une collection d'articles que d'une véritable thèse, ce qu'il était au départ. Était-il possible de maintenir, pour l'auteur, le pont jeté entre son savoir anthropologique et ses passions littéraires, en face d'un pareil foisonnement de richesses ? Cela tient de la gageure. Mais l'intérêt demeure, qu'il s'agisse du « roman de sorcellerie », du « roman de la rumeur ». Suivent d'autres études sur Tchikaya U Tam'si, Amos Tutuola, Camara Laye et Sony Labou Tansi, et les thèmes se font de plus en plus politiques. Ceci nous vaut des pages remarquables sur Tutuola, sur ses héros, pures figures d'extériorité, qui ne cessent de traverser des espaces du

dehors qui les contraignent à se métamorphoser, tant et si bien que l'identité devient « ce qui est le plus en dehors de nous-même » (p. 134), ou encore sur Tchikaya et son traitement de la rumeur, véhicule de la croyance en la sorcellerie et son fondement même. J'aime aussi cette façon de voir dans *L'état honteux* (1985) de Sony Labou Tansi un temps qui est « le temps vacant et magique de l'événement » (p. 155) et qui est aussi celui du vide de l'attente. Il est regrettable -- mais cela est aussi dû, je pense, à l'ampleur du corpus -- que par moments Garnier se contente d'affirmations quelque peu péremptoires lorsqu'il écrit (p. 96), après avoir commenté les travaux de J.-F. Vincent à propos de l'explosion de la sorcellerie sous la colonisation : « La distinction entre le collectif et l'individuel n'a plus cours dans la société coloniale et avec elle s'efface la distinction entre magie noire et sorcellerie. » Est-ce si évident ? Il ne semble guère disposé non plus à remettre en cause un concept aussi flou que celui de « traditionnel », alors que les échanges dynamiques entre tradition et modernité sont maintenant bien avérés. On pourrait se demander, à l'opposé, si du fait même de ce choc culturel, nous n'assistons pas à un renouvellement de la magie sous d'autres formes, à une reprise d'initiative au travers d'un syncrétisme, comme l'a bien montré Serge Gruzinski⁴ à propos de l'Amérique latine, ce qui par bien des points serait transférable au domaine africain, où l'on voit un culte des ancêtres transformer en profondeur des rituels chrétiens au sein de cultes éminemment populaires. Mais il est vrai que les écrivains du continent noir n'en traitent guère, si ce n'est pour les railler (Soyinka) ; il y aurait alors lieu de s'interroger sur les raisons de cette absence, tout comme l'on pourrait se demander pourquoi certaines aires de l'Afrique semblent se désintéresser totalement de ce problème (ainsi, l'Afrique du Sud).

Il va sans dire que l'auteur de *La magie dans le roman africain* ne pouvait pas prendre tous nos auteurs dans ses filets. Je regrette que Wole Soyinka soit absent de ce livre, car le long itinéraire qui mène de *The Road* (1965), féroce dénonciation des charlatans, aux mystères de *Death and the King's Horseman* (1975), et à l'indispensable *Myth, Literature & the African World* (1976) aurait mérité un détour, et permis de porter le débat à un autre niveau.

En dépit de ces quelques réserves, le livre de Xavier Garnier nous apporte une riche moisson de réflexions des plus pertinentes. Sa lecture nous ouvre de vastes espaces, à un moment où nombre d'écrivains africains -- ainsi Ahmadou Kourouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) -- ne cessent de fustiger le recours pervers, par les gens au pouvoir, par ce que Garnier appelle (p. 147) « le monde des dictateurs carnivores », de la « magie » en politique. Mais au même instant, d'autres écrivains poursuivent une sorte d'exploration des ressources du magique et, de ce point de vue, les recherches entreprises ici pourraient se poursuivre sur d'autres terrains, ainsi au sujet de *The Famished Road* (1991) de Ben Okri, ou encore à propos de *The Last Harmattan of Alusine Dunbar* (1990) de Syl Cheney-Coker : ce domaine déjà si riche est en pleine expansion.

NOTES

1. N. Dossou-Yovo, *Individu et société dans le roman négro-africain d'expression anglaise de 1939 à 1986*, Paris, L'Harmattan, 1997, 3 vols ; A. Appiah, *In my Father's House. Africa in the Philosophy of Culture*, Oxford, Oxford University Press, 1992.
2. G. E. R. Lloyd, *Pour en finir avec les mentalités*, Paris, La Découverte, 1992, traduction (fort médiocre) de Franz Regnot.
3. Cité par Lloyd (*ibid.* : 68).
4. S. Gruzinski, *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1988.